

Dimanche, le 18 octobre 2015

20^{ème} dimanche après la Trinité

Luther et la loi

Chers sœurs et frères en Christ,

Il me semble que la question de la loi est devenue quelque peu marginale dans le message que l'Église véhicule aujourd'hui. On parle beaucoup d'amour et de grâce, mais peu de loi. Est-ce lié à une forme de réaction contre des stéréotypes moralisateurs et légalistes qui planent sur l'Église ?

Ou alors, de manière plus générale, est-ce que cela correspond à une tendance actuelle de contestation de toute forme d'autorité ?

En effet, la loi est considérée comme ce qui empêche d'être libre et de s'épanouir... et pour cause : la loi place des limites à notre champ d'action. Et paradoxalement, on assiste à un développement d'attitudes légalistes, voire procédurières, en invoquant l'influence néfaste des Etats-Unis où tous les prétextes sont bons pour se lancer dans un procès.

En somme, la loi dérange quand elle me limite, et elle m'arrange quand elle me permet de limiter l'autre pour préserver ma propre liberté...

Quoiqu'il en soit, il se joue quelque chose de fondamental dans la compréhension de la loi et dans la manière de se situer par rapport à elle, fondamental dans le sens où il en va non seulement de notre relation aux autres, mais aussi de notre relation à nous-mêmes, et à Dieu. De ce fait, quand bien même le thème de la loi pour une prédication peut sonner un peu désuet, il ne s'avère pas moins important à notre cheminement spirituel.

Luther considérait du reste la loi et l'Évangile comme les deux œuvres principales de Dieu : l'un ne va pas sans l'autre.

En effet, Luther reprend et développe l'affirmation paulinienne selon laquelle, la loi biblique est extrêmement importante dans la mesure où sa fonction est de nous faire reconnaître notre péché.

Nous avons entendu tout à l'heure dans l'extrait de l'épître aux Romains : « Nous savons que tout ce que dit la loi, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée et que le monde entier soit reconnu coupable devant Dieu ». Autrement dit, la loi a pour fonction d'accuser.

Ainsi Luther écrit-il dans les articles de Smalkalde, un texte sollicité par le prince électeur de Saxe en vue du concile de Mantoue qui avait pour objectif d'exterminer l'hérésie protestante : « l'office ou la vertu principale de la loi est de révéler le péché originel, avec

ses fruits, afin de montrer à l'homme à quel point sa nature est profondément déchue et infiniment corrompue. Car la loi doit lui dire qu'il n'a point et ne craint point de Dieu et qu'il adore des dieux étrangers, ce qu'il n'aurait point cru précédemment et sans la loi. Il est alors découragé et désespéré ; il voudrait alors être secouru et ne sait où se réfugier ». Dans ce cadre, il cite l'épître aux Romains : « le péché est rendu plus grand par la loi », et plus loin, « le monde entier est coupable devant Dieu ».

Coupable, le verdict est sans appel. Aucun plaidoyer ne saurait justifier le coupable, et nul homme ne pourrait affirmer le contraire, à moins d'être un parfait hypocrite. Mais au fait, coupable de quoi ?

Luther parle du péché originel ; il ne s'agit évidemment pas d'une histoire de sexe, mais de ce que nous décrit le mythe de la Genèse. Adam et Eve, que nous pourrions qualifier d' « archétype humains », Adam et Eve qui habitent en nous tous, veulent devenir dieux à la place de Dieu. La transgression est celle du premier commandement : « je suis le Seigneur ton Dieu ; tu n'auras pas d'autres dieux face à moi ».

Le péché originel, c'est cette illusion de tenir sa vie entre ses mains, de ne pas avoir besoin de Dieu, d'être d'une certaine manière tout-puissant.

C'est cette prétention de devenir un petit dieu pour son entourage, prétention qui se concrétise d'une part dans l'autosuffisance, et d'autre part dans des luttes de pouvoir, la manipulation, la violence, la trahison, des actions calculées davantage suscitées par des intérêts personnels que par une recherche de relation, en somme, ce que Luther qualifie de « fruits du péché originel ».

C'est aussi la divinisation d'autre chose que Dieu, nous pourrions dire la fabrication d'idoles, lorsque quelque chose, que ce soit l'argent, le pouvoir, ou encore des traditions ou des idéologies prennent plus d'importance dans la vie d'une personne que Dieu lui-même. Et là aussi, il y a de funestes fruits : l'exclusion, la haine et la violence.

Alors nous aurons beau dire qu'il s'agit là d'une vision extrêmement pessimiste de l'humanité, et qu'au fond nous ne sommes pas si mauvais que ça. Peut-être, mais le problème ne réside pas dans le fait d'être bon ou mauvais ; le problème réside dans la qualité de notre relation à Dieu et aux autres, et ces deux choses sont intimement liées, tout comme les deux tables de la loi, la première ayant trait à notre relation à Dieu, et la deuxième à notre relation aux autres.

Ainsi, la loi nous confronte-t-elle à nous-mêmes, et à nos limites ; bien plus, elle nous écrase en nous plaçant face à notre incapacité d'y vivre conformément. Elle nous rend esclaves en nous condamnant à nous battre contre nous-mêmes et à nous justifier, ce qui en définitive s'avère impossible

Mais ce faisant, la loi tend à rétablir le lien avec Dieu parce qu'elle nous confronte à notre faiblesse et notre faillibilité, parce qu'elle nous permet de découvrir que nous ne sommes pas en mesure de nous suffire à nous-même et de justifier notre existence par nos propres

moyens, mais que nous avons besoin de Dieu. Ou pour le dire autrement : nous confrontant à nos limites, elle nous ramène à la fois à nous même et à Dieu.

Ce lien s'établit au travers de Jésus-Christ qui par sa vie et son œuvre nous montre que Dieu accepte nos limites et les prend sur lui, jusqu'à notre ultime limite : la mort. Dieu nous accepte, indépendamment de notre capacité à nous montrer justes devant lui – ce qui du reste est voué à l'échec. Dès lors, nous découvrons dans l'Évangile que nous n'avons pas à nous justifier, mais que nous sommes justifiés. Et ce message que nous recevons comme le souligne Luther « premièrement par la parole orale, puis par le baptême et par le sacrement de l'autel » s'inscrit au fond de nous-mêmes, par la foi.

Dès lors, nous sommes libres ; nous n'avons plus à nous justifier, à devoir faire sans arrêt nos preuves pour exister et pour être reconnus. Nous n'avons plus à désespérer de nous trouver dans l'incapacité de vivre conformément à la loi, ou à jouer aux hypocrites qui cherchent à donner une image faussement parfaite d'eux-mêmes aux autres. Mais nous sommes justifiés, nous sommes reconnus. Dans cette perspectives, la loi perd son usage accusateur, puisqu'elle n'a rien avoir avec notre justification, mais elle devient chemin de vie. La loi ne se présente plus à nous comme contrainte extérieure, mais elle va de soi : la volonté de Dieu s'inscrit au plus profond de notre être.

Ou pour le dire autrement, nous pouvons vivre et agir conformément à la loi non pas par nos propres forces, mais lorsque Dieu lui-même agit en nous, par son Esprit-Saint.

Alors on a reproché à Luther de totalement négliger la loi et les œuvres qu'elle suppose. Mais comme nous l'avons vu, le problème de Luther est moins ce qu'on fait que l'esprit dans lequel on agit. Et un esprit tourné vers Dieu et imprégné d'une profonde confiance en Dieu se concrétise forcément dans des actions bonnes et dans un respect de la loi. Par contre, la réciproque n'est pas vraie puisqu'elle implique que la loi et les œuvres précèdent la foi, ce qui comme nous l'avons vu n'est pas réaliste. Et le penser ne fait que creuser le fossé avec Dieu.

Ou pour utiliser des termes plus actuels, pour Luther, l'être prime sur le faire, l'esprit sur la lettre. Et l'être qui se reconnaît comme créature de Dieu, l'être qui fait confiance à Dieu et se trouve ainsi libéré de l'illusion et de la pression d'exister par son faire est probablement l'être le plus humain qui soit.

Avec ces propos, je pense que nous nous situons au cœur même de l'Évangile. Nous avons entendu tout à l'heure : «Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, 28 de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat.» Ce qui s'applique au sabbat s'applique aussi à la loi en général. La loi ne représente pas une finalité et ce ne sont pas nos actions qui nous justifient ou pas ; la finalité, c'est le Christ, qui est maître même du sabbat. Ailleurs dans l'Évangile, nous pouvons lire que le Christ représente l'accomplissement de la loi. C'est-à-dire, la loi prend tout son sens à la lumière du Christ ; elle devient chemin praticable, voire elle s'impose comme chemin pour celui qui se sait justifié par la confiance qu'il accorde au Christ.

Dès lors, nous pouvons mieux comprendre Luther lorsqu'il parle de la loi et de l'Évangile comme des plus grandes œuvres de Dieu. L'un ne va pas sans l'autre.

En effet, la loi sans l'Évangile est mortifère : elle nous confronte soit à une forme d'esclavage où nous vivons sous la contrainte et où nous sommes sans arrêt obligés de nous justifier, ce qui est voué à l'échec, soit à une forme d'hypocrisie, lorsque nous voulons donner l'illusion d'être justes, face à nous-mêmes, face à Dieu et face aux autres.

Et de l'autre côté, l'Évangile sans la loi risque de se transformer en loi et de nous mener au même point que la loi. Alors l'amour du prochain se transforme en loi que nous nous évertuons à respecter pour nous sentir bons et justes. Pourtant, nous l'avons vu : l'Évangile vise moins le bien faire que le bien être, un bien être qui advient dans la relation à Dieu et qui transforme notre relation aux autres.

Il y a dans cette complémentarité quelque chose de très actuel : comment nous situons-nous par rapport à la notion de loi aujourd'hui, de manière tout à fait générale ? Comme je le disais déjà au début, elle peut nous déranger, lorsqu'elle limite notre ego, mais aussi nous arranger lorsqu'il s'agit de limiter celui d'un autre. Elle peut nous permettre de nous justifier et de préserver notre ego, notamment dans des situations litigieuses où la loi est de notre côté, et elle peut nous détruire lorsqu'elle nous prend en faute. Elle peut aussi nous amener à nous déresponsabiliser en nous cachant derrière elle. Mais n'y a-t-il pas là quelque chose de tout à fait pervers ou tout simplement d'inhumain dans les relations entre personnes que tout cela suppose et suscite ?

Le monde a certes besoin de lois pour fonctionner et Luther va jusqu'à qualifier les dispositions civiles légitimes comme de bonnes œuvres de Dieu dans la Confession d'Augsbourg. Cela posera d'ailleurs de sérieux problèmes aux Églises Luthériennes en Allemagne pendant la deuxième guerre... Néanmoins, cette distinction entre spirituel et temporel ne s'avère pas aussi claire que cela s'est pratiqué dans la tradition luthérienne, où l'on pensait qu'il ne fallait pas se mêler des affaires civiles puisque les autorités sont instituées par Dieu lui-même.

Au contraire, Luther souligne que le chrétien doit s'engager dans les affaires politiques, et conclut de la manière suivante : « les chrétiens doivent nécessairement obéir aux représentants du pouvoir et à leurs lois, à moins qu'ils ne commandent de pécher. En effet, ils ont alors le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Autrement dit, les lois civiles aussi ne peuvent se suffire à elles-mêmes ; les lois civiles ont aussi besoin de l'éclairage de l'Évangile. Il en va de la qualité des relations entre les personnes et de la santé d'une société.

En somme, et pour conclure, si le monde a besoin de lois, il a aussi besoin de l'Évangile pour se souvenir qu'il y a quelque chose qui le dépasse et pour renoncer à tourner sur lui-même, dans une espèce d'illusion de maîtrise et de toute puissance qui crée des cassures dans les relations entre les personnes et les peuples.

Si nous avons besoin de lois, de règles de vie et de repères, nous avons avant tout besoin d'être en relation avec Dieu pour que ces repères ne finissent pas par nous étouffer et notre

entourage avec. Et si nous avons besoin de la Loi des Ecritures Saintes pour nous permettre de prendre conscience de notre humanité, nous avons surtout aussi besoin de l'Évangile qui nous permet d'assumer cette humanité et de la vivre au quotidien, les uns avec les autres, dans la conviction que nous sommes entre de bonnes mains, quoiqu'il arrive. Et c'est ça qui est le plus important !

Amen